

LE JUIF ANTISÉMITE

Camillo BERNERI

Éditions «Vita», 2 rue Fléchier, PARIS.

Douzième et dernière partie:

CONCLUSION

Nous avons séparé les antijudaïques des antisémites, car on peut être antijudaïque sans être antisémite. L'antijudaïsme est la révolte contre la tradition, l'antisémitisme est la révolte contre la race. L'un et l'autre se mêlent, souvent intimement, mais le fait qu'ils peuvent se révéler séparés l'un de l'autre (1) démontre que même chez le Juif converti, l'un n'implique pas nécessairement l'autre.

Tout dépend de la nature du processus d'évasion du judaïsme. L'antijudaïque par faiblesse peut arriver à l'antisémitisme, étant donné que la religion et le caractère ethnique sont les deux facteurs de son infériorité sociale. Mais lorsque le Juif ambitieux et faible (et il est ambitieux parce que faible) a besoin de cesser d'être Juif, en quittant la synagogue, il devient catholique ou protestant; lorsqu'il a besoin de faire oublier sa race (ou de l'oublier) il devient antisémite. Devant le premier s'élève l'antijudaïsme catholique ou protestant; contre le deuxième s'élève le préjugé social. Le premier échappe à l'Inquisition, le deuxième au mépris. Les deux types d'apostasie sont bien souvent déterminés par des situations sociales différentes. Mais pour l'évasion sincère, profonde, du judaïsme, il n'y a qu'une possibilité: l'évasion qui se suffit à elle-même, soit de la tradition religieuse, soit de la tradition nationale. Le Juif universaliste n'est pas antisémite. Antimosaïste et antisémite est l'antijudaïque qui a quitté le judaïsme pour ne pas porter le poids de ses origines.

En psychologie religieuse, il n'y a pas de conversion qui ne soit pas une mutation de conscience. Il est difficile de considérer comme converti l'auteur de ce livre du XVI^{ème} siècle qui porte comme titre: «*Dernière profession de foi de Simon Sinaï, de Lucca, avant catholique-romain, après calviniste, par la suite luthérien, nouvellement catholique mais toujours athée*», mais entre l'opportuniste vulgaire et le converti sincère il n'y a pas un océan. Le premier présente un phénomène de mimétisme d'ordre biologique, le deuxième présente un phénomène de mimétisme d'ordre psychique. Les processus se développent sur deux plans différents en hauteur, mais la loi d'adaptation les domine. Il y a dans la simulation la sincérité de la faiblesse, et il y a, dans la sincérité, la fiction d'une sublimation qui a ses racines profondes dans un complexe d'infériorité refoulé (2).

(1) Par exemple le juif converti G. Lombroso dans ses lettres *Degli ostacoli che le consuetudini oppongono alla evangelica rigenerazione degli Ebrei - Des obstacles qui opposent à la régénération évangélique des Juifs* (Milano 1844) se révèle très attaché à sa race.

(2) Le nègre-américain qui tâche de faire oublier sa faute d'avoir la peau noire en participant à un lynchage de nègres est loin du nègre qui dans la musique de Beethoven ou dans l'architecture gothique ou dans le criticisme kantien tâche d'échapper à ses nostalgies et à ses résidus ancestraux. Mais la psychologie de la peur suffit pour le premier, tandis que le cas du second nous conduit loin et bien plus haut. Il nous conduit, par exemple à rapprocher la musique de Wagner de son antisémitisme, l'antisémitisme de Nietzsche de son antiwagnérisme, les gilets fantaisistes de Disraéli de ses origines juives et de sa carrière politique.

Il n'y a pas de traître plus profond que le converti sincère. L'apostasie opportuniste n'est que le changement d'un masque; l'apostasie sincère, c'est le changement final de l'âme. Le converti ne renie pas seulement celui qu'il a été, mais aussi celui qui aurait pu continuer à évoluer dans la même direction d'esprit. La conversion est la marche vers les sommets dorés par le soleil ou le glissement vers la vallée brumeuse et sombre, la sublimation d'un «*complexe d'infériorité*» ou l'adaptation avilissante de ce complexe. Il n'y a pas de conversion désintéressée, subjectivement. Le renégat s'évade dans la simulation; le converti s'évade dans la foi enthousiaste. L'un tente de s'évader de son infériorité extérieure, l'autre de son insuffisance intime.

Le converti a peur d'analyser le processus de la conversion. Le cardinal Newman, dans son *Apologia* (tr. fr. Paris 1868) en parlant de l'histoire de sa révolution intellectuelle dit:

«Sans l'impérieux appel du devoir, je ne pourrais de sang-froid oser ce que j'ai entrepris de faire. C'est une épreuve terrible, et pour le cœur et pour l'esprit, d'analyser ainsi ce qui s'est passé à une époque si éloignée, et de révéler les résultats de cet examen. J'ai fait bien des actes hardis dans ma vie, celui-ci est le plus hardi de tous et si je n'étais sûr de réussir, après tout, à atteindre mon but, ce serait, de ma part, folie de l'entreprendre».

La conversion conduit bien souvent à une espèce d'euphorie, à cette «*lune de miel*» mystique dont parle Joergense. Théodore Ratisbonne, juif converti, en parle ainsi:

«... j'éprouvais des sentiments inexprimables de joie, de liberté, de dignité, de reconnaissance, il me semblait que toute la nature me souriait et qu'une lumière nouvelle éclairait le monde; je voyais toutes les choses sous un nouveau point de vue, et mon bonheur de faire partie de la grande famille chrétienne fut tel que j'avais besoin de me retenir pour ne pas l'exprimer hautement à tous ceux que je rencontrais» (3).

Dans cette joie éclate le sens de sécurité apporté par la solution du processus de protestation. A l'origine de bien des conversions, il y a un état d'âme très pénible. Huysmans a dit: «*J'ai été converti par le dégoût de ce qui m'entourait*». Bien des convertis pourraient dire: «*J'étais dégoûté de moi-même*».

Un rêve de grandeur est au centre de beaucoup de conversions. Saint François d'Assise rêve d'un grand palais (4) et d'autres saints ont eu des rêves identiques au commencement de leur formation mystique.

L'autobiographie du Juif converti Judas de Cologne (5) contient un de ces rêves de grandeur qui est au centre de sa conversion.

«Dans la treizième année de mon âge, je vis en songe le prédécesseur du glorieux roi Lothaire, l'empereur romain Henri qui régnait alors. Un des plus puissants entre les princes de l'Empire venait d'être frappé d'une mort subite et toutes les richesses qu'il possédait faisaient retour à l'empereur. Il me sembla que le roi venait à moi et me présentait un cheval d'une étonnante grandeur et d'une blancheur de neige, puis un baudrier en or, tissé avec une grande richesse, auquel était suspendu une bourse de soie renfermant sept pièces de monnaie extrêmement pesantes. M'ayant donné ces choses: "Sache, dit-il, une mes ducs et mes princes sont irrités des dons que je t'ai déjà conférés, cependant j'en ajouterai de plus grands et je te donnerai tout l'héritage de ce prince qui vient de mourir pour que tu le possèdes à jamais". Alors, rendant les grâces dues à cette munificence royale, je ceins le baudrier, je monte sur le cheval et me tenant aux côtés du roi, je le suis jusqu'à son palais. Là, je prends place au festin parmi ses amis, tout près de lui, comme le plus cher d'entre eux et je mange avec lui dans le même plat, un mets composé d'une grande variété d'herbes et de racines.

M'éveillant dans la joie de cette vision, je ne jugeai pas, si enfant que je fusse, qu'elle fût vaine, bien

(3) Cité par Léo Taxil, *Les conversions célèbres* (chapitre Ratisbonne), Paris, 1891.

(4) Voir abbé Lemonnier, *La jeunesse de St François d'Assise*. Paris, 1881; S. de Sanctis, *La conversione religiosa*, Bologna, 1923, p.71-72.

(5) «*L'an du Seigneur 1134 Herman de Cologne, autrefois appelé Judas devenu Chrétien, fait le récit de sa conversion*», Éd. par les soins de A. de Goulet, Paris, 1912; Judas de Cologne, *Récit de ma conversion*.

que ce qu'elle représentait fût si insolite, mais je crus qu'elle m'apportait le présage de quelque chose de grand. J'allai donc trouver un de mes parents nommé Isaac, homme de grande autorité parmi les Juifs, et lui ayant raconté mon songe de point en point, je le priai de me l'interpréter comme il savait le faire. Cet homme, sage seulement dans les choses de la chair, cheval grand et blanc signifiait qu'une noble et belle épouse m'était destinée, les pièces de monnaie renfermées dans la bourse, que je posséderais de nombreuses richesses, le festin partagé avec l'empereur que je parviendrais à la situation la plus honorable parmi les Juifs. Mais longtemps après ce jour, la grâce divine répandit en moi ses bienfaits spirituels, indiquant ainsi la véritable interprétation de cette vision et la confirmant par sa réalisation».

L'interprétation du rêve donnée par cet Isaac était simpliste, mais au fond, plus vraie que l'interprétation théologique que nous donne Judas de Cologne (voir ch.XXI et ch.I) qui a bien des souvenirs révélateurs. Par exemple quand il raconte (ch. II) qu'étant chez l'évêque de Munster, il fut séduit par ses leçons de catéchisme, il nous dit: «...édicant des choses vaines quant à la lettre, il leur attribuait une signification admirable en les considérant comme allégoriques, il expliquait que les Juifs, comme des bêtes de somme dépourvues d'intelligence, se contentaient de la lettre seule semblable à la paille du blé, tandis que les Chrétiens, comme des hommes usant de la raison et de l'intelligence spirituelles, se rassasiaient de la farine la plus exquise de ce blé».

On voit bien que la conversion chez les Juifs mériterait une particulière étude. On constaterait chez bien des Juifs convertis une protestation très accentuée. Hermann Cohen, pianiste juif converti au catholicisme en 1847, étant enfant, jouait à la maison le rôle d'un petit tyran. «Si j'étudiais le piano, raconte-t-il lui-même, il fallait marcher sur la pointe du pied, car Hermann étudiait. Quand je composais, la contrainte devait être encore plus grande, Hermann composait... Une seule de mes sorties coûtait plus que la nourriture de toute la famille pour une journée» (6). Marie-Alphonse Ratisbonne mériterait une étude psychanalytique. Dans son cas on voit clairement le lien entre sa constitution psychique et sa conversion. A treize ans, il considère comme une inexplicable folie la conversion au catholicisme de son frère Théodore. Même plus tard il rompit avec son frère. «Il avait, nous dit-il, continué ses relations avec le reste de la famille; quant à moi, je ne voulus plus le voir, je nourrissais une haine amère contre les prêtres, les églises, les couvents et surtout contre les Jésuites, dont le nom seul provoquait ma fureur».

En novembre 1841, étant à Naples, il écrit dans son journal contre le christianisme et l'église catholique. Aussi, dans ses lettres, sa haine anti-catholique se déchaîne. «J'écrivis à Strasbourg que j'avais bu du lacrima-Christi à la santé de l'Abbé Ratisbonne et que de telles larmes me faisaient du bien à moi-même. Je n'ose pas transcrire les horribles jeux de mots que je me permis en cette circonstance».

Le 1^{er} janvier 1842, il entre dans une église. Il y prie Dieu de l'aider dans ses projets d'améliorer le sort des Juifs (voir appendice n°2).

«Ma tristesse s'en était allée comme un noir nuage que le vent dissipe et chasse au loin, et tout mon intérieur, inondé d'un calme inexprimable, ressentait une consolation semblable à celle que j'aurais éprouvée, si une voix m'avait dit: "Ta prière est exaucée"».

A Rome, le 6 janvier, il visite le ghetto. Pitié et indignation. «Jamais de ma vie je n'avais été plus aigri contre le christianisme; je ne tarissais point en moqueries et en blasphèmes».

Le 15 janvier il a une discussion avec un baron catholique, qui lui propose cette épreuve: porter sur lui une médaille de la Sainte-Vierge et réciter matin et soir, le *Memorare de Saint-Bernard*.

«Qu'est-ce que votre Memorare? m'écriai-je. Car à ce moment, je sentais toute mon animosité se renouveler en moi. Le nom de Saint-Bernard me rappelait mon frère qui avait écrit l'histoire de ce saint, ouvrage que je n'avais jamais voulu lire et ce souvenir réveillait à son tour mes ressentiments contre le prosélytisme et le jésuitisme et ceux que j'appelais tartufes apostats» (7).

(6) Léo Taxil, ov. cit., p.334-335.

(7) Voir autobiographie du P. Alphonse-Marie Ratisbonne d'après le texte du P. Huguet, *Célèbres conversions contemporaines*, Paris, 1889, p.336 et suiv.

L'attitude de A. M. Ratisbonne correspond à celle observée chez les primitifs qui montrent de la haine envers le christianisme et qui finissent par se déclarer chrétiens. R. Allier a très bien illustré ce phénomène (8) et nous offre cet exemple particulièrement significatif.

«Tsiamé, fils de Mokachané, habitait Morija. Entraîné par un mouvement de réveil, il avait été mordu d'un désir d'instruction; il avait appris à lire et était même parvenu à une connaissance théorique assez étendue du christianisme; il ne parlait nullement d'adhérer à la doctrine nouvelle. Il semblait, au contraire, mettre sa joie à épier la conduite de ceux qui se décidaient à ce pas, à les surprendre en faute, à leur tendre des pièges pour les faire tomber. Il en vint à essayer de former un petit parti d'opposition sourde et sarcastique. Il n'y réussit guère d'ailleurs; dépité, il alla fixer sa demeure à Thaba-Bossiyou. Là, il commença par enlever une des femmes de son frère. Puis, sans retard, il reprit ses menées contre la prédication de la doctrine qui l'irritait, usant de tous les moyens, même de la calomnie, contre ceux qui se permettaient de ne se laisser point influencer par son attitude.

En apparence, c'était un homme sur qui la doctrine présentée n'avait absolument aucune prise, qui la voyait à travers ses préjugés et qui la détestait. A quelques reprises, pourtant, dans des conversations avec le missionnaire de Thaba-Bossiyou, il avait manifesté un certain trouble. Tout à coup, pendant une prédication à laquelle il assiste, il perd toute contenance, s'agite, blêmit, et, à haute voix, confesse qu'il n'y peut plus tenir et que tout ce qu'il a fait jusqu'ici contre les chrétiens n'était qu'une façon de résister à un appel intérieur qu'il entendait fort bien et auquel il voulait fermer l'oreille».

On peut imaginer ce qui serait arrivé si Tsiamé avait eu à lutter contre la peur du retour à sa religion originaire; il y aurait eu en lui un complexe de haine contre ses anciens coreligionnaires.

L'antijudaïsme et l'antisémitisme de bien de Juifs ne sont que la haine entre frères, haine qui n'est que la projection d'un mécontentement de soi-même. Le Dr G. Robin (*Les haines familiales*, p.36) observe:

«On voit des frères se détester parce qu'ils se ressemblent trop, ont de ces ressemblances une conscience douloureuse qui leur fait voir à la loupe des particularités communes qui auraient échappé si leur caractère n'était calqué l'un sur l'autre».

On peut établir ce schéma de refoulement:

Antichristianisme Antisémitisme
Judaïsme-----> Christianisme-----> Judaïsme

Les protestations se révèlent dans cet ordre:

Nationalisme Juif
Judaïsme -----> Universalisme chrétien ou athée.

Nationalisme
Universalisme -----> Judaïsme

Le rejet de la religion juive ne conduit pas à l'antisémitisme, si le processus de conversion n'implique pas un complexe d'infériorité et une protestation de défense.

Le rejet de la race constitue un rejet familial lorsque la nationalité de naissance est opposée à celle d'origine comme un symbole de supériorité. Sylvain Kohn personnage de Jean Christophe est un Juif allemand, qui change son nom en celui de Hamilton, afin de dissimuler sa véritable origine, et il finit par se considérer plus Français que les Français.

Ce nationalisme de défense n'est que la dernière phase d'une impulsion dont nous voyons les premiers symptômes dans le mépris des Juifs sefardim (Juifs espagnols et portugais) envers les Juifs askenazim (Juifs d'Allemagne et de Pologne). Th. Reinach nous dit que les sefardim du XVI^{ème} siècle,

(8) R. Allier, *La psychologie de la conversion chez les peuples non civilisés*, Paris, 1925, vol.1, p.156-158. Sur la souffrance qui précède toute conversion chez les primitifs, voir *ibid.* vol.1, ch. XII-XIII.

caractérisés par le goût d'un langage orné, par l'amour du luxe, par l'allure fière, et par un instinct très fort de domination «*affectaient un certain dédain*» pour les askenazim, pauvres, pas cultivés et très enfermés dans la tradition (9). Les deux catégories de Juifs «*vivaient côte à côte sans se confondre, sans s'unir même par le mariage*».

A. Maurois (ov. cit. p.10) en écrivant de la communauté sefardim reconstituée à Londres vers la fin du XVIII^{ème} siècle, dit:

«*Beaucoup de leurs familles, les Villa Real, les Medina, les Lara, avaient été anoblies au temps des royaumes sarrasins; elles méprisaient les Juifs polonais et lithuaniens que le soulèvement des Cosaques faisait alors refluer vers l'Ouest, et refusaient d'admettre dans leur synagogue des personnages aussi grossiers*».

Dans le mépris des sefardim envers les askenazim, il faut distinguer le mépris de caste et la préoccupation relative à la dépréciation apportée par les askenazim sur la communauté juive. L'ostentation du mépris devenait pour les Sefardim un signe de distinction. Cette tendance compensatrice a ses racines dans une contradiction profonde des Juifs relevée par Renan: «*Israël aspire à deux choses contradictoires, il veut être comme tout le monde et être à part*». On a vu Disraéli être orgueilleux de l'ancienneté de la noblesse juive. Être Juif c'est appartenir au peuple élu, à la plus ancienne civilisation, etc... voilà l'attitude qui constitue une compensation éloignant la tendance à s'évader du judaïsme et du sémitisme.

André Spire (10) a très bien exprimé cette double tendance à l'assimilation et à la conservation lorsqu'il chante à la France:

*O pays adorable.
Toi qui absorbas tant de races
Veux-tu m'absorber à mon tour?
Ta langue modèle mon âme.
Tu m'obliges aux pensées claires.
Tu forces ma bouche à sourire.*

Mais «*plus qu'à moitié pris*», le poète s'échappe:

*Est-ce que je vais aimer les joutes de paroles
Les fanfreluches, les rubans,
Les cafés-concerts, les petits théâtres;
Les décorations, les salons?
Est-ce que je vais être méthodique
Comme tes jardins maraîchers?
Mince, exténué, épuisé
Comme les chênes taillés de tes haies?
Vais-je m'étaler près de terre
Comme tes dociles pommiers?
Vais-je compter sur mes doigts des petits vers rimés
Pour des dames gentilles couvertes de dentelles?
Politesse, moi aussi tu voudrais m'affadir!
Blague, tu voudrais jouer à rétrécir mon âme!
O chaleur, ô tristesse, ô violence, ô folie,
Invincibles génies à qui je suis voué,
, Que serais-je sans vous? Venez donc me défendre
Contre la raison sèche de cette terre heureuse.*

André Spire indique ici un état d'esprit qui est bien juif. «*On reproche à tort, dit Romain Rolland, aux Israélites de n'être d'aucune nation et de former d'un bout à l'autre de l'Europe un seul peuple homo-*

(9) Th. Reinach, *Histoire des Israélites*, Paris, 1826, p.201-204. Cf. L. Kahn, *Les Juifs à Paris sous Louis XV*, Archives israélites, 17 mars 1802.

(10) A. Spire, *Poèmes Juifs*, Genève, 1929, p.26-27.

gène, imperméable aux influences des peuples différents chez qui ils sont campés. En réalité, il n'est pas de race qui prenne plus facilement l'empreinte des pays où elle passe, et s'il y a bien des caractères communs entre un Israélite français et un Israélite allemand, il y a bien plus encore de caractères différents, qui tiennent à leur nouvelle patrie, ils en épousent avec une rapidité incroyable, les habitudes d'esprit, plus encore à vrai dire, les habitudes que l'esprit» (11). L'adaptation des Juifs est plutôt du mimétisme que de l'assimilation. Un personnage du roman *Juifs sans argent* (de Michæl Gold) fait en hiver une tournée de toutes les missions chrétiennes de Bowery et se fait baptiser partout, bien que restant «un bon Juif», «un Juif solide». Toute l'histoire juive est pleine d'épisodes de conversions en masse (12), mais elle est aussi pleine d'épisodes de fanatisme héroïque, de retours en masse de Juifs, apparemment convertis, au Judaïsme. Cette opposition d'attitudes n'est pas contradictoire que dans sa surface. Le Juif persécuté n'a pas toujours à choisir entre deux possibilités extrêmes: ou être Christ ou être Judas. Il a généralement une troisième possibilité: se masquer en chrétien, en restant Juif.

Les Juifs qui s'en vont du judaïsme pour ne plus y revenir sont les Spinoza ou les Nicolo Peccavi. Le Juif supérieur conduit à s'évader du Judaïsme ne tombe pas dans l'antisémitisme, mais y tombe facilement le Juif inférieur. On ne trouve pas toujours chez les Juifs antisémites les caractères typiques de la généralité des Juifs apostats. Poggio Bracciolini, humaniste de la Renaissance italienne, racontait avoir appris l'hébreu chez un Juif baptisé. «Bête, lunatique et ignorant comme le sont d'ordinaire les Juifs qui se font baptiser» (B. Lazare, *ov. cit.* p.170). Or, ni Weininger ni Marx ne furent bêtes et ignorants, mais l'un et l'autre furent lunatiques (c'est-à-dire névrosés affectés d'un complexe d'infériorité), avides de succès et de puissance.

Nous avons vu que l'étude du phénomène du Juif antisémite demande de considérer les facteurs suivants:

- 1- Éléments d'ordre biologique (mauvais état de santé, aspect physique nettement sémite, maladie héréditaire ou considérée comme telle, circoncision, etc...).
- 2- Éléments d'ordre familial (rupture de la tradition, rôle d'aîné, famille trop nombreuse, mariage forcé, etc...).
- 3- Éléments d'ordre social (origine juive ressentie comme une tare sociale, à cause des préjugés raciaux et religieux et à cause de l'antisémitisme économique).

Le métissage psychique et la rupture de la tradition ont accentué chez les Juifs de notre temps ce besoin d'évasion qui se manifeste dans l'éloignement de la synagogue, dans l'hostilité envers les rabbins, dans l'adoption des noms chrétiens, dans l'abandon de l'étude de l'hébreu, dans l'adoption d'une mère-patrie, etc...

L'étude de l'enfance et de la première jeunesse du Juif antisémite est de capitale importance. Alexandre Manzoni, qui dans sa jeunesse avait soin d'écrire en petites lettres les mots: roi, pape, empereur, était naturellement destiné à chanter l'Église, la Monarchie et l'Empire. Joseph Papini, qui dans sa jeunesse blasphémait contre le *Christ pédéraste*, qui révélait son complexe d'infériorité et ses protestations dans *L'uomo finito*, était naturellement destiné à écrire *La storia di Christo* et à finir recteur de l'Université catholique de Milan.

La conversion est l'éruption d'un complexe de tendances refoulées ou sublimées, lorsqu'elle est sincère et non une supercherie (*voir Appendice n°5*).

Le phénomène que nous venons d'examiner est encore loin de disparaître. L'antisémitisme sera encore pour longtemps à l'ordre du jour de la bêtise humaine. Les Juifs sont arrivés à l'heure de l'émancipation, qui est la plus difficile à vivre.

Le Juif esclave, le Juif paria appelait la pitié. Mais le Juif qui veut vaincre, la méfiance des peuples le guette, jaune de rancune et d'envie. Le nègre de la *Case de l'Oncle Tom* fait larmoyer même les yeux

(11) Sur la psychologie du Juif dans l'œuvre de cet auteur voir: B. Krakowski, *La Psychologie des peuples Allemand et Juif dans les romans de R. Holland*, Toulouse, thèse, 1931.

(12) En 1391, 11.000 Juifs de Barcelone abjurèrent (G. Arié, *Histoire Juive*, Paris, 1923, p.186). Graetz dit que, durant trente ans du XIX^{ème} siècle, la moitié des Juifs de Berlin avait déserté la religion juive.

américains, mais le nègre élégant qui a une blonde amie à son bras, cela, encore aujourd'hui, appelle le lynchage.

Le Juif a contre lui les complexes d'infériorité et les protestations de la civilisation chrétienne en état de faillite. Le problème est pour lui: s'assimiler et disparaître ou s'enserrer dans la tradition religieuse, dans le mythe racial et dans le colonialisme sioniste. Entre la protestation nationaliste et traditionaliste et la protestation anti-juive, il n'y a pas à choisir. Mais au-dessus de ces deux positions extrêmes, il y en a une troisième: celle d'un universalisme juif qui sait accomplir la mission de constituer le tissu connectif, le système capillaire entre les peuples.

Les sans-patrie juifs me paraissent particulièrement destinés à fonder les bases de la grande famille humaine. Alors le Juif errant d'hier et d'aujourd'hui, sera dans la Terre Promise; promise à l'homme par sa volonté d'histoire, de liberté et de justice.

Ce n'est pas Dieu qui appelle: écoute Israël. C'est la douleur universelle. C'est le monde du Travail qui marche, malgré les fils barbelés des préjugés nationaux et de caste, vers un avenir meilleur.

Appendice n°7:

Classique est la supercherie de Léo Taxil, ce Cagliostro de la plume. Un journal contemporain terminait un article émouvant par ces lignes: «Aux catholiques qui se méfient, je ne puis que dire: Lisez les Confessions (d'un ex-libre penseur) et si vous ne sentez pas l'accent de la sincérité dans le repentir, qu'elles renferment, je ne me sens pas la force de tâcher de vous convaincre» (cit. par Th. Mainage, *Introduction à la psychologie des convertis*, Paris, 1913, p.48).

Le cas de Léo Taxil est une épreuve qui montre combien il serait facile de tomber dans l'erreur de considérer comme une conversion, une supercherie en étudiant le cas de convertis dont il n'est pas possible de reconstruire la personnalité.
